

Chapitre huitième

Marthe et Simon

On était désormais au milieu du mois de Nisan, au coeur du printemps et même sur les pentes escarpées de la montagne où s'ouvrait la caverne, entre les buissons rabougris de romarin, dans les petits et rares recoins d'humus en grande partie recouverts d'éclats de roche, au milieu de grosses aiguilles de granit et de rochers encastrés en équilibre sur les pentes, il y avait toute une floraison de myrtes, de genêts et de câpriers sauvages.

Partout où ils avaient trouvé un peu de terre pour s'enraciner, les crocus couleur safran, et les narcisses aux corolles blanches et orangées recouvraient de leur manteau les pentes, tendaient leurs tiges dans le vide et enveloppaient presque les pieds des rares cyprès nains tordus, des jeunes chênes noueux et souffreteux, des térébinthes au feuillage épais qui y poussaient.

Un parfum pénétrant, où se mélangeaient et s'opposaient les effluves subtilement doux des crocus avec ceux âpres des câpriers, était partout dans l'air, porté par de brèves bouffées d'un vent chaud qui montait des vallées, et pénétrait même dans la grotte.

Sur la petite butte, qui en cachait l'entrée à ceux qui passaient par le sentier situé au-dessous, était assise en cette fin de matinée Glaphyre, la veuve. Elle venait de remettre en ordre avec un soin maladif, scrupuleux et presque rageur les couches des hommes, d'emporter les cendres du foyer, de rapporter et de verser dans les jarres l'eau qu'elle avait prise avec une amphore dans une petite source qui sourdait avec peine un peu plus haut dans la montagne, et maintenant elle regardait en bas vers la vallée, écoutait le chant des oiseaux qui s'envolaient à tire d'aile d'arbre en arbre et repensait à tant de choses.

Elle se sentait de plus en plus mal à l'aise dans cette caverne, là dans son dos. Pour bien des hommes elle était devenue un refuge contre tous les maux dont ils avaient souffert ; et même – et à ça, elle n'y arrivait même pas les jours où l'angoisse de la précarité de sa situation l'assaillait plus insinuante - elle avait entendu parler plusieurs d'entre eux de cette grotte comme de leur propre maison, surtout ces deux hommes qui désespéraient maintenant de pouvoir un jour retourner dans leur village.

En levant les yeux pour suivre le vol lent d'un épervier noir et silencieux, lui vint à l'esprit l'image de son mari crucifié sur la place du village, qui gémissait et tremblait dans les spasmes de ce terrible supplice. Et elle, cachée et impuissante, qui se tordait les mains, le cœur plein d'horreur et de haine aveugle. Elle secoua la tête pour chasser cette vision. Elle savait qu'elle ne

devait pas y penser. Qui l'avait détaché de la croix ? Qui l'avait enterré ? Elle avait dû fuir sur le champs pour ne pas être tuée Si jamais un jour elle retournait au village... Seulement quelques mois étaient passés depuis, mais c'était comme si un gouffre horrible et noir avait englouti toutes ses pensées et ses sentiments. Seule la haine était restée. Mais oui ! La pitié aussi. Une grande, impuissante pitié pour tous ceux qu'elle voyait souffrir, mourir et se faire encore des illusions autour d'elle. Ah, où trouver un peu de paix ? Quand reviendraient-ils les jours et les heures aux occupations monotones et tranquilles dans son village ? Les travaux domestiques, la vie toujours égale... Quelle nostalgie elle en avait !

« Glaphyre, où est Marie ? »

La voix de Marthe, qui ne lui était jamais apparue aussi puérile et pétulante comme en ce moment, la surprit et la fit sortir d'un coup de ses pensées, presque soupçonneuse d'en avoir laissé transparaître.

« Elle est allée livrer sa bataille quotidienne », elle rit, amère.

« Avec Hanania ? »

« Bien sûr. Aujourd'hui, c'est avec lui » acquiesça la veuve, sans réussir à cacher ce sarcasme. Mais tout de suite elle se repentit, parce qu'elle n'aimait pas scandaliser la jeune fille et aussi parce qu'elle avait de l'estime pour Marie. Elle l'admirait en fait (sauf quand une colère aveugle la prenait quand elle la voyait sortir de la caverne dans les bras d'un des hommes, elle sans un mâle maintenant depuis des mois, elle qui en avait un grand désir, mais après, la seule pensée d'offenser la mémoire de son homme tué lui faisait éprouver une sorte de honte et de dégoût envers elle-même) elle l'admirait pour sa façon d'accepter d'être leur amante à tous, rôle qui lui avait été tacitement assigné par le groupe. Elle était tout à fait sûre qu'elle le faisait, en partie parce que dans son esprit c'était sa manière d'expié sa propre impureté, en partie parce qu'elle éprouvait un amour tout féminin, fait de gratitude et de timidité pour tous ces jeunes combattants pleins d'idéaux. Si ce devait être une contribution à sa vengeance contre les romains qui, après l'avoir capturée, l'avaient contrainte les premiers à se prostituer jour et nuit avec les soldats, les mercenaires, leurs serviteurs hébreux, elle le faisait avec sérénité, presque avec joie. Elle n'était sûrement pas née prostituée Marie. Elle était sûre, d'après les quelques informations qu'elle avait réussi à lui arracher, que ce n'était pas le milieu où elle était née qui l'avait poussée à se donner à tout le monde. Quand elle la regardait se lasser les cheveux et sourire engageante à un homme, il lui semblait qu'elle pensait : prisonnière de l'ennemi ? Donc impure et prostituée ? Et alors continuons à le faire, par mépris et par haine de cette cruelle convention judaïque. Et même les hommes, tout en n'ayant pas de scrupule à utiliser son corps, elle était sûre qu'ils éprouvaient non du mépris mais une sorte de respect embarrassé à son égard. Sauf Simon, qui rigide dans ses convictions de « prusim » – ou peut-être parce qu'il était maladivement timide – n'avait jamais accepté ses avances. Au contraire, plus elle le provoquait du regard, plus elle

s'adressait à lui avec ce ton rauque qu'elle avait entendu utiliser par les prostituées de métier dans les camps romains, plus il se retirait en lui-même. C'était ridicule. Mais c'est sûr que les autres ne faisaient aucun effort pour comprendre l'esprit et les secrètes intentions de Marie. Une forme de camaraderie bourrue était le maximum de ce qu'ils s'autorisaient quelquefois.

Glaphyre poussa un soupir de regret : « Ne fais pas attention à moi. Mon âme aujourd'hui est triste... Marie est allée récolter quelques herbes pour ce soir. Hanania la suivie pour la protéger ». Elle opina de la tête avec emphase et lissa sa tunique d'un geste nonchalant, comme pour convaincre la jeune fille d'attacher peu d'importance à ce qu'elle avait dit auparavant.

« Mais Glaphyre, tu me prends pour une petite fille ? » Marthe avait pris un ton mi-offensé mi-amusé. « Allez, nous savons très bien toutes les deux ce qu'ils sont allés faire ces deux là sur le plateau, là au sommet, à l'ombre des tamarix ! »

« On dirait que tu connais bien cet endroit, Marthe ! » se fâcha la veuve. « A ton âge certaines pensées ne devraient même pas... » et pensant que c'était son devoir de femme experte de la réprimander comme si elles étaient encore dans un paisible village de Judée, elle ajouta : « c'est un péché que d'avoir certaines fantaisies dans la tête... de se laisser aller à certaines idées...d'imaginer certaines choses... »

Marthe rougit : « Mais non, Glaphyre ! Qu'est ce que tu penses de moi ? » mais tout de suite après, elle changea de voix et très sérieuse comme si elle suivait une de ses secrètes interrogations, elle dit : « Et puis, qu'est ce que c'est le péché par les temps qui courent ? Où sont maintenant les règles ? »

La veuve, de là où elle était assise, se retourna pour regarder la jeune fille, droite dans une attitude modeste au sommet de la butte.

Elle n'arrivait pas à comprendre comment Marthe avait réussi si bien à arranger sa robe, qui avant, était jolie puisque c'était celle de ses fiançailles, ; elle avait ravaudé à sa façon les déchirures, lissé les endroits où elle s'était froissée, nettoyé les tâches de terre et ôté les rubans et les broderies arrachés qui auparavant pendaient lamentablement. Elle n'avait plus le mantelet blanc qui lui couvrait les épaules au moment de sa capture, ni le diadème de fleurs qui lui ornait la tête. Mais la tunique de laine légère, adhérente, rendue plus simple et enveloppante par ses astuces, la rendait très attrayante.

Elle n'avait plus l'air de la petite bête terrorisée des premiers instants où on l'avait libérée, ni de la jeune fille intimidée qui se cachait au fond de la petite grotte pour se coucher par terre, mais c'était une jeune femme très belle – et consciente de l'être – avec ces yeux sombres ombrés de longs cils et ces cheveux très noirs arrangés avec grâce et longs jusqu'aux épaules...

En un éclair Glaphyre eut une pensée de femme : « Quel évènement, quel travail intense et secret de la pensée, quel homme (mais cette idée lui parut trop hasardeuse et elle l'écarta), l'avaient transformée ? A quoi était dûe son

attitude de défi ? Depuis quand ses questions, qui laissaient percevoir une certaine forme de rébellion, mûrissaient-elles dans son esprit ?

« Mais, Marthe ! Toi, qui allais te marier, les règles de notre foi tu les suivais bien ? Et on te les a aussi enseignées ! » Glaphyre fit semblant d'être scandalisée mais en elle-même, elle comprit tout de suite combien ses paroles étaient faibles et inadéquates par les temps qu'elles étaient entrain de vivre, « qu'est-ce que c'est ces doutes dans la bouche d'une jeune fille comme toi ? »

« Je les connais les règles ! Mieux, je les savais... Mais maintenant j'ai été prisonnière. Je suis impure. Je suis hors des règles désormais. Et puis... » elle prit une voix dure, comme pour dominer la crainte de dire des choses scandaleuses, « ... le fiancé a été choisi pour moi, tu sais bien comment... Ce n'est pas que je l'aie connu avant. C'était la tradition que nos deux familles échangent leurs enfants ».

Glaphyre se leva, nettoya sa robe, et regarda longtemps de haut en bas Marthe. Elle n'arrivait pas à se décider : ou rabrouer vertement la jeune fille ou essayer de mieux comprendre son caractère ? C'est vrai que la jeune fille avait besoin de réconfort, d'être aidée pour mettre de l'ordre dans le tumulte d'idées où elle se débattait.

« Bravo ! Et maintenant que tu as dit ces choses-là, comment te sens-tu ? Es-tu sûre que tes pensées vont dans la bonne direction ? Si jamais nous sortons un jour de cette situation, nous pourrions tous témoigner que tu n'as jamais été... »

« Oh non, Glaphyre ! » Marthe secoua sa petite tête avec un petit sourire obstiné, « maintenant ça n'a plus aucune importance. Ce qui m'est arrivé, m'a ouvert les yeux. Je veux essayer de penser avec ma tête. Même si je suis jeune, j'ai maintenant beaucoup d'expérience. La douleur, je sais déjà ce que c'est... ».

« Allons donc, Marthe ! de quoi as-tu pu souffrir toi ? »

La veuve se sentait presque offensée : qu'en savait-elle cette jeune fille de la douleur, elle qui n'avait pas vu son propre mari crucifié, sa famille dispersée ?

Sans faire attention à cette interruption, Marthe continua à s'épancher : « Est-ce possible – me suis-je dis - que ma mère m'ait rempli la tête des histoires de Judith et d'Esther (et la pauvrete le faisait pour prendre sa revanche d'une vie terne et soumise) et que je ne puisse décider de ma vie toute seule comme les hommes, maintenant que je suis hors de la Loi ? »

« Ca suffit, Marthe, car tu ne seras jamais hors de la Loi. Aucun de nous ne l'est. Et si tu veux l'être, tu en recueilleras les fruits amers. Mépris et... » Glaphyre allait dire « déshonneur » mais elle pensa à Marie et pendant un instant elle craignit que la jeune fille eut l'idée de la prendre en exemple et elle s'arrêta. « En somme, des choses différentes de ce que tu penses ».

« Mais non, Glaphyre ! » on aurait dit que la jeune fille avait lu dans les pensées de la veuve, « Je n'ai pas l'intention de me mettre sur cette route... Je sais ce que je veux. Et c'est beau. Elle se tût et ferma à demi les yeux comme

pour réfléchir à nouveau sur sa propre décision. Puis elle se fit à elle-même un oui de la tête : « Oui, c'est beau Mais je ne sais pas si je l'obtiendrai ».

Glaphyre secoua la tête. Elle n'arrivait pas, malgré toute l'expérience qu'elle pensait avoir, à comprendre ce qui passait par la tête de cette fille. Mais elle se tût, d'ailleurs Jacques arrivait de retour d'un tour d'inspection.

Chemin faisant, il avait ramassé des figues et les montrait dans ses mains levées en coupe, tout content. Ses yeux amusés étaient tournés seulement vers Glaphyre, mais dès qu'il eut levé son regard et aperçu Marthe, il s'arrêta interdit et comme ensorcelé. Le jeune paysan fit une tête toute ébaubie et dans sa candeur il ne réussit pas à cacher son étonnement admiratif.

« Marthe, mais comment... » Et il resta là, bouche bée.

Elle lui sourit, clairevoyante.

Tous les trois, ils restèrent un moment en silence, la veuve regardant Jacques un peu amusée, l'am-a-harez regardant Marthe et la jeune fille regardant dans le ciel le vol des oiseaux comme si c'était la première fois qu'elle les voyait.

A ce moment-là on entendit remuer les branchages mis là pour masquer l'entrée de la caverne. Les écartant d'une main, rabbi Simon sortit.

Il tenait à la main la hampe d'une lance cassée et avait le visage sombre.

« Qui ?... » commença-t-il à dire, en montrant le tronçon à Jacques, mais dès que son regard tomba sur Marthe, il s'arrêta d'un seul coup. Il essaya de ne pas la regarder, puis s'en repentit et la regarda à nouveau, sembla un instant se remplir les yeux de son image, les détourna de nouveau un peu honteux et ne sut plus où les poser. Marthe s'était lentement tournée vers lui et, en mettant une main sur sa poitrine, avait baissé la tête. Puis elle la releva et fixa un bref instant l'homme avec un regard timide et un vague sourire, qui courait, presque contre sa volonté, sur ses lèvres.

Simon, furieux – ce qui était peu habituel chez lui, agressa l'am-a-harez : « Voilà une autre lance perdue ! Comme si on en avait trop ! Tu ne le sais pas, toi ? »

Jacques, confus, posa les figues par terre et se précipita pour prendre la lance abîmée des mains du rabbi. « Ce n'est pas moi... Je la réparerai. Ce ne sera pas difficile » et il s'empressa de sortir de la caverne.

Comme s'il s'apercevait seulement alors de la présence de la jeune fille, d'un ton qu'il voulait indifférent mais finalement mielleux, il s'adressa à elle : « Oh, Marthe, comment ça va ce matin ? Tu as récité le Shemà ? »

« Oui, rabbi... Je suis encore une bonne juive ».

« Bien, bien... »

Mais avec leurs yeux, ils se disaient qu'ils avaient envie de parler de bien autre chose.

Glaphyre regarda d'abord Simon, puis Marthe et tout à coup elle comprit. Vive et ravie d'une joie presque juvénile, qu'elle n'éprouvait plus depuis longtemps, elle prit une décision.

« Rabbi, Marthe a le cœur plein de doutes... et peut-être de quelque chose d'autre. Ce serait bien de l'écouter. Allez. Les deux gardes sont en bas au tournant du sentier. Je reste ici pour faire attention que tout reste tranquille... » Et malicieusement elle ajouta : « Prenez à gauche car Marie est montée chercher des herbes à droite ».

« Si le rabbi a la bonté de m'écouter, bien volontiers » répondit sans aucune hésitation Marthe et elle se tourna à moitié vers le sentier, en attente. Simon au contraire : « Bon, si c'est pour la conseiller... »

Il jeta un coup d'œil embarrassé à Glaphyre, regarda alentour pour voir si quelqu'un les observait, hésita encore un moment en frottant ses mains sur sa tunique, puis il s'avança.

« Viens, Marthe, parlons-en ».

Ils descendirent tous deux de la butte et prirent le sentier à gauche entre les buissons, en silence. Ils marchaient séparément, elle derrière à petits pas légers, lui devant, raide comme un maître d'école.

Avant qu'ils disparaissent derrière le tournant, Glaphyre les regarda encore une fois. Ils formaient un beau couple. Simon était un homme bien fait. Un visage aux traits réguliers. Même si trop souvent une expression tourmentée obscurcissait ses yeux et tordait sa bouche. Un bel esprit, même si souvent il cachait sa timidité derrière une attitude réservée et quelquefois complaisante. Mais n'avait-il jamais eu une femme ce « prusim » tout d'une pièce ? Elle, alors... Dans sa propre mémoire, elle n'avait jamais vu une petite personne comme ça. Et puis maintenant qu'elle avait cessé d'avoir l'air apeuré, tout en elle dégageait l'envie de vivre. Elle se revit jeune à côté de son homme. Et elle imagina ce qui allait arriver entre ces deux-là. Elle éprouva une pointe d'envie.

Ils prirent un autre tournant du sentier qui les cachait complètement à la vue de ceux qui étaient près de la grotte, Simon se retourna brusquement et se retrouva avec la jeune fille contre sa poitrine, le souffle haletant et le regard anxieux.

D'une voix émue et très basse il demanda : « Qu'est-ce qu'il y a Marthe ? Il avait l'intention de dire autre chose et essaya d'ajouter quelque chose mais sans y réussir. Ses yeux étaient grand ouverts, presque effrayés.

« Simon... » la jeune fille lui posa avec grâce ses deux petites mains sur la poitrine et baissa les yeux, « ... je veux faire l'amour avec toi ».

« Marthe, qu'est-ce que tu dis ! C'est un péché ! »

« Quel péché ! » La jeune fille avait plissé son front et fait un geste d'impatience des épaules, « ce sont les autres qui ont péché contre nous... Ils nous ont tout pris. Je veux être à toi. Je n'ai plus rien d'autre dans la vie que ça... J'y ai pensé longtemps dans cette horrible caverne où on n'est jamais seuls... Oui je veux être à toi... » et changeant soudain, elle dit d'une voix insinuante : « Je te plais ? »

Une foule de pensées et de sentiments opposés envahit l'esprit de Simon : « Non, ce n'est pas possible... On ne doit pas faire ça. Je suis un pharisien,

fidèle à la Loi. C'est une promesse. Mais après il se dit : « Mais elle est belle ! J'aime ses yeux, sa grâce, son corps dès que je l'ai vue. Pourquoi pas ? Pourquoi me priverais-je de la joie de l'aimer, alors que je serai peut-être mort demain ? Il se raidit. « Mais la Loi interdit de s'abandonner à ce sentiment et à ce désir, même s'ils sont immenses. » Et il repensa à tous ces cas de séduction dont il avait discuté à l'école de Jérusalem. Il se répéta en lui-même : « Non, non, c'est interdit » Et puis à nouveau : « Et si pour une fois je violais la Loi ? »

Marthe avait suivi les allées et venues des pensées de Simon, observant le changement d'expression sur son visage et quand il lui sembla voir dans ses yeux que le désir d'elle était plus fort que toutes les autres considérations, elle le prit par la main et l'attira doucement à l'ombre d'un chêne qu'elle avait repéré auparavant.

« Viens, Simon... »

Elle se laissa tomber la première par terre et elle l'attira vers elle.

Elle murmura : « Comment on embrasse ?... Je ne l'ai jamais fait... »

« Moi... » Commença Simon mais il n'arriva pas à en dire davantage. Frémissant, il chercha sa bouche. Elle l'entrouvrit et jeta tout son corps contre le sien. Simon, continuant à l'embrasser et la tenant serrée, se mit à se battre, nerveux et maladroit, avec la tunique de la jeune fille. Elle détacha sa bouche de la sienne, lui chuchotant, le visage très proche et deux yeux qui lui parurent immensément profonds : « Pas comme ça, Simon... » Elle lui sourit, se mit debout agile mais d'un mouvement gracieux. Elle délaça sa ceinture et, vite, enleva sa tunique par dessus sa tête, la laissa tomber par terre et resta nue, les mains posées sur ses petits seins.

« Marthe... Marthe ! » Simon semblait perdu.

Elle s'agenouilla à côté de lui. « Tu ne me veux pas ? »

« Si, si... » et il l'attira à lui.

La jeune femme fit alors courir sa main de la poitrine au ventre de l'homme, avec un léger frémissement elle rencontra son membre et le serra presque avec violence à travers l'étoffe.

« Déshabille-toi... » lui ordonna-elle d'une voix rauque et elle commença à lui enlever sa ceinture.

Lui, sans se lever, en se tordant et en l'arrachant presque, enleva sa tunique et s'abandonna, haletant et nu, par terre.

Elle fit courir ses yeux pendant un long moment sur le corps musclé mais beau de Simon, caressa ses épaules, le ventre, puis dans un élan convulsif elle se mit à lui donner des baisers passionnés mais inexperts sur la poitrine.

Puis, comme Simon paraissait indécis – seulement perdu dans la joie de la contempler nue – elle s'étendit sur lui, ouvrit les jambes à cheval sur son ventre, prit son membre d'une main et le guida pour qu'il la pénètre.

« Oh, oui... oui... » et lui souriant avec une petite grimace de douleur elle cria presque, triomphante : « Je suis à toi... Prends-moi ».

Simon alors la renversa par terre. Et il fut sur elle, la possédant avec fureur, s'abandonnant complètement à sa vigueur juvénile, enivré par le corps de la jeune fille.

Et ils arrivèrent au comble du plaisir – ce qui arrive rarement – ensemble. Elle émit un petit cri, presque un gémissement, lui un long cri triomphant, qui résonna parmi les buissons.

Puis avec une hâte, qui parut excessive à Marthe, il se détacha d'elle et s'étendit à côté.

Marthe gardait les yeux fermés et faisait glisser sa main sur le corps de Simon. Et quand lui, en silence, alla chercher par terre le vêtement de la jeune fille et voulut la recouvrir, elle repoussa sa main avec une violence indignée et, se tournant sur le flanc, le regarda avec une sorte de malice enfantine dans les yeux. « Pourquoi ? Je ne te plais plus ? »

« Mais Marthe ! Nous avons commis un grand péché ! J'ai le remords... » Puis, se repentant et craignant de l'avoir offensé, il se dépêcha d'ajouter : « Mais, c'était merveilleux... »

« Pour moi aussi c'était merveilleux Je le désirais tellement... » Et sans honte elle se mit à toucher, comme si elle voulait bien en explorer la forme, et caresser légèrement son membre.

« Dès que nous avons vaincu, je t'épouse » murmura Simon davantage pour lui-même que pour elle.

Il se mit à lui caresser la tête et avec un ton de regret il insista : « Nous avons oublié tous les deux nos devoirs ».

« Mais quels devoirs nous lient ? » Marthe avait parlé en colère mais au fond elle était désolée, « Toi, en rupture avec les pharisiens qui à cette heure t'ont excommunié, moi prisonnière et impure, sûrement déjà oubliée par les gens de mon village... Maintenant je n'ai que toi et toi... » elle eut un instant d'incertitude mais elle chassa ensuite le doute, « ...moi. La Loi ? Mais la Loi ne peut être cruelle au point de nous empêcher de nous aimer. Ce sont les rabbis – pas ceux comme toi – qui l'interprètent de mauvaise façon. Zacharie aussi dit que son messie enseignait que les femmes doivent être comprises et traitées avec prévenance. »

Simon rit, presque amusé : « Comme tu en sais des choses ! Même les ébionites... Dès que nous avons vaincu, je t'épouse ».

« Mais ne sommes-nous pas déjà mariés ? » Marthe s'allongea sur un coude et, rejetant ses longs cheveux en arrière de son visage, elle le regarda dans les yeux : « Tu sais, c'était la première fois pour moi. Tu es mon premier homme... Qu'est ce que tu crois ? Les garçons et les filles de mon village... Je les ai vu moi dans le petit bois derrière la synagogue ; mais moi jamais... »

« Oh, Marthe ! je le sais. Et pour toi j'éprouve... – Je l'ai éprouvé dès que je t'ai vue – un sentiment profond, un... » il ne put continuer, parce qu'il n'était pas habitué à se laisser aller à ses propres émotions et à les évoquer, « mais je t'ai manqué de respect ».

« Mais c'est en m'acceptant que tu m'as respectée ! » Elle frappa sa poitrine de son petit poing. « Non ! Tu dois te libérer de toutes ces... comment on dit ? voilà, obsessions, comme les appelait ma mère : la pureté, le respect... Je ne dis pas la Loi, parce que si le Seigneur ne nous assiste pas, nous sommes tous perdus... Mais... Tu sais, durant ces semaines que j'ai passées dans la grotte, je t'ai longuement observé, sans que tu t'en aperçoives ! »

« Je m'en suis aperçu, au contraire ! » protesta Simon d'un ton affectueux qu'il ignorait posséder.

« Allez ! Mais maintenant ça n'a plus d'importance. Donc, je disais, je t'ai suivi des yeux. Et je me suis rendue compte que tu as changé ces derniers temps. Avant tu étais plein d'assurance : le futur très beau d'Israël, la défaite certaine des romains, la justesse des idées des pharisiens. Puis dernièrement, tu as commencé à douter. Ce sont les discours de Jonathan qui t'ont frappé... Je l'ai vu ! Quelquefois – tu ne t'en aperçois pas – tu es là à ruminer tes pensées. A t'interroger. Oh, tu es très beau avec les yeux désespérés que tu fais ! »

Il se pencha sur son visage pour l'embrasser.

Tout à coup préoccupé, Simon lui demanda anxieux : « les autres s'en sont aperçu ? »

« Oh non ! Peut-être Glaphyre, qui est une femme. Mais les autres te regardent toujours et t'adorent comme leur chef ».

Marthe avait peur d'avoir trop parlé. Et elle se pelotonna en silence contre lui.

Lui ne répondit rien pendant un bon moment, puis – et elle s'aperçut qu'il avait du mal à parler – il lui confia : « Tu sais, Marthe, ce que tu appelles mes certitudes m'ont permis jusqu'à maintenant de voir clair en moi, d'avoir un guide sûr pour mes actions. J'ai pris sur moi la responsabilité de ces hommes courageux... Si je perds ces... Les paroles de Jonathan ont suscité en moi du découragement – tu as vu juste – et des doutes terribles. Et pourtant ».

« Mais ce ne sont pas tes convictions que tu dois perdre ! »

« Laisse-moi finir, s'il te plait. Je ne sais pas me confier à quelqu'un. Tu es la première... »

« Excuse-moi, mon aimé ».

« Et pourtant, je suis encore convaincu qu'elles sont justes. Que nous vaincrons. Que de notre lutte naîtra un Israël qui vivra dans la justice et dans la sainteté. Et pourtant... »

« Et pourtant ? » Elle respirait lentement, toute attentive.

« Et pourtant, peut-être que nos forces, comme dit Jonathan, ne suffiront pas pour nous sauver. Nous passerons à travers de terribles épreuves. La terre d'Israël ruissellera de sang. Et, quand je pense ainsi, je me sens inutile. La lutte, que nous avons entreprise, trop grande pour nos forces... Tu comprends ?

« Oui, je te comprends. Moi aussi, je me suis sentie désespérée quand j'ai perdu mon village, ma famille, tout ce à quoi j'étais habituée ».

« Ce n'est pas la même chose, Marthe ! » Simon secoua la tête, amer.

« C'est sûr. Moi je t'ai trouvé... »

« Mais je dois continuer à combattre ! Et puis tu m'oblige à reconsidérer les convictions avec lesquelles j'ai vécu pendant des années. Tu m'as montré qu'elles sont fausses en grande partie... »

« Toutes fausses ! »

« C'est sûr, mais je dois en trouver d'autres »

« C'est moi les autres... » il n'y avait pas un brin de doute dans la voix de Marthe, « et nous combattons ensemble. Et si le Béni intervient avec ses anges, on l'attendra ensemble. N'est ce pas ? »

« Oui, mon aimée... »

« Et alors... » Marthe se serra encore davantage sur lui, lui caressa la poitrine, tendit son visage vers lui, « ... Embrasse-moi, Simon. Encore... »

« Oh, oui ! »

Et Simon, plein de passion et de désir, fut sur elle. Tous les deux se serrèrent l'un l'autre comme s'ils voulaient se fondre en un seul corps.